

*Chapitre 1*

**Thucydide,  
*La guerre du Péloponnèse,*  
vers -400**

# La Grèce au V<sup>e</sup> siècle



## L'auteur : un acteur du conflit

Il est difficile de commencer un livre d'histoire de géopolitique sans consacrer quelques lignes à l'auteur de la *Guerre du Péloponnèse*, le grand récit du conflit entre la démocratique Athènes et Sparte l'oligarchique, durant la seconde moitié du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle avant J.-C. Qui est Thucydide ? Les sources sont rares, comme souvent dans l'Antiquité. On pourrait dire toutefois que c'est un homme de son temps, un Athénien qui a connu la gloire de la grande cité grecque, puis son déclin face à l'essor lacédémonien, et qui va consacrer la fin de sa vie à la rédaction d'un ouvrage devenu un classique de l'analyse des relations internationales.

Né vers 460 avant J.-C., Thucydide nous apprend qu'il est le fils d'un aristocrate athénien du nom d'Oloros. Sa famille semble apparentée à celle de Miltiade et de son fils Cimon, chefs de la faction oligarchique qui, dans la démocratie athénienne du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, tente de défendre les prérogatives des élites traditionnelles contre les courants radicaux, partisans d'une plus grande égalité. Cette origine sociale va façonner les idées de Thucydide, qui, tout patriote athénien qu'il soit, jette un regard critique et souvent ironique sur les dérives démagogiques de la démocratie attique.

Comme tous les membres des élites athéniennes, Thucydide reçoit une éducation soignée, qui se reflète dans la qualité de son grec et sa vaste culture. Selon des sources tardives (Lucien de Samosate), il aurait assisté, lors des Jeux Olympiques, à une lecture de ses *Histoires* donnée par Hérodote. L'anecdote, probablement apocryphe, a toutefois un fond de vraisemblance puisque le célèbre historien, hostile à la tyrannie de sa cité d'Halicarnasse, en Asie Mineure, se réfugie à Athènes en -450, comme beaucoup de partisans de la démocratie dans une Grèce où les cités se déchirent sur le meilleur régime à suivre.

Thucydide aurait également reçu l'enseignement du sophiste Antiphon, un adversaire des démocrates qui participera, en -411, au lendemain de la défaite d'Athènes contre Sparte, à la révolution oligarchique des Quatre-Cents. Enfin, notre auteur aurait été influencé par Anaxagore. Maître de Périclès, Anaxagore finit sa vie hors d'Athènes, chassé par des accusations d'impiétés. Originaire de Clazomènes, ce philosophe mettait en tous cas l'intelligence au cœur de sa pensée, une vertu que retiendra Thucydide.

Ce dernier est donc un fils de bonne famille ayant profité du bouillonnement intellectuel de l'Attique du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle et se préparant, comme il est d'usage, dans son milieu, à exercer des fonctions politiques. Thucydide n'a en effet pas à se préoccuper de gagner sa vie. Sa fortune familiale provient de forêts et de mines d'or situées en Thrace, dans le nord de la Grèce et le sud de l'actuelle Bulgarie. Les liens du *genos* Thucydide avec les élites de cette région sont illustrés par le nom du père de l'auteur, que l'on retrouve dans l'entourage des rois thraces. C'est donc assez logiquement qu'une fois élu stratège (général) en -424, il se voit confier une escadre de sept navires avec pour mission de contrecarrer les menées spartiates en Thrace.

Si Thucydide n'échoue pas complètement dans son commandement, il ne peut empêcher la prise de la ville d'Amphipolis par les Spartiates de Brasidas. Déchu de sa stratégie et accusé de trahison, il doit quitter Athènes. Cet échec professionnel est, en réalité, une bénédiction pour Thucydide, qui, exilé dans sa propriété thrace, va consacrer les deux décennies suivantes à écrire son grand œuvre. Pour cela, il n'hésite pas à voyager dans toute la Grèce pour recueillir, de première main, documents et témoignages sur le conflit en cours. Selon une tradition tardive (Pausanias), Thucydide serait revenu à Athènes pour y être assassiné autour de -400. S'il a connu la fin du conflit, il n'a en tous cas pas eu le temps de l'écrire puisque le récit s'interrompt brutalement en -411.

## **Le contexte : une guerre mondiale avant l'heure**

Dès les premières lignes de son ouvrage, Thucydide rappelle qu'il s'est décidé à écrire l'histoire du conflit car « il prévoyait que la guerre serait importante et plus mémorable que les précédentes ». Pente naturelle de la vanité individuelle, chaque auteur a tendance à juger que son sujet est, plus que les autres, digne d'intérêt. Dans le cas de la guerre du Péloponnèse, le jugement de Thucydide n'est pas entièrement faux. Ce conflit, pour l'époque antique et le monde grec, n'est pas sans rappeler les deux conflits mondiaux qu'a connus, deux mille cinq cents ans plus tard, le monde contemporain.

L'affrontement des deux cités est d'abord une guerre mondiale, si l'on se souvient que le monde connu, pour les Grecs, tenait pour l'essentiel aux rives de la mer Méditerranée. Les deux adversaires dominant ce monde fermé. Athènes, forte de sa participation à la victoire contre les Perses lors des guerres médiques, a constitué une vaste alliance, la Ligue de Délos, qui réunit la plupart des cités de l'archipel grec et de l'Asie mineure (l'actuelle façade de la Turquie sur la mer Égée). Sparte, de son côté, domine les cités continentales de la péninsule du Péloponnèse. Les opérations militaires vont durer longtemps (431-404) et s'étendre au sud de l'Italie avec la désastreuse expédition athénienne en Sicile. Si elles ne nous semblent pas considérables aujourd'hui, les forces en présence sont importantes pour des cités de taille limitée : soixante à cent mille combattants pour Sparte, une centaine de navires alliés, treize mille hoplites athéniens mais une immense flotte de trois cents trières et la construction de vastes fortifications (les Longs Murs) pour relier Athènes à son port du Pirée.

La confrontation est aussi idéologique. Certes, les guerres médiques se présentaient déjà comme un choc entre l'empire perse, représentant du despotisme asiatique, et les libres cités grecques. Mais il s'agissait, tout aussi bien, d'une manifestation du patriotisme hellène, refusant de se soumettre aux barbares. En première analyse, la guerre du Péloponnèse est simplement un combat pour l'hégémonie au sein du monde grec entre les deux cités les plus dynamiques du temps. Mais il s'agit également d'un duel entre deux modèles, la cité démocratique d'Athènes et

l'oligarchique Sparte. Depuis le VI<sup>e</sup> siècle en effet, Athènes a inventé un modèle politique nouveau, fondé sur le pouvoir du peuple (en fait les citoyens libres et masculins), qui s'oppose aux aristocraties dominant les autres cités grecques. Dans chaque cité, le parti oligarchique, favorable aux Lacédémoniens, affronte donc le parti populaire, soutenu par l'Athènes de Périclès. À la fin du conflit, en -411 puis en -404, une révolution oligarchique se produit à Athènes et le pouvoir nouveau, incarné par les Quatre Cents puis par les Trente, accepte la défaite en détruisant les Longs Murs.

Enfin, il s'agit d'une guerre totale. La guerre entre cités grecques se terminait, bien souvent, par le massacre des citoyens vaincus, la réduction en esclavage de leur famille et la destruction de la cité elle-même que les dieux avaient abandonné. La guerre du Péloponnèse ne fait pas exception à la règle et les massacres de civils sont fréquents. Après la révolte de Mytilène en -428, l'assemblée d'Athènes décide de tuer tous les révoltés et ceux-ci ne doivent leur survie qu'à un remord ultérieur de la cité de Périclès. En revanche, en -415, les citoyens de l'île de Melos, qui avaient tenté de rester neutres dans le conflit, sont exécutés par les Athéniens, les femmes et les enfants étant vendus comme esclaves. Les historiens ont tendance à relativiser les pertes humaines du conflit : seuls deux mille Athéniens périssent lors de l'ultime défaite d'Aïgos Potamos en -404. De même, contraste frappant avec les guerres modernes, les combats ont lieu l'été mais s'interrompent pendant la période hivernale. Reste qu'entre le début et la fin de la longue guerre, la population de la cité attique est divisée par deux, du fait des fuites d'esclaves, des départs de commerçants et, surtout, de la mort des citoyens, tués notamment par la peste (un quart des Athéniens meurent de ce fléau entre 430 et 427).

## L'apport : le père du réalisme

Le récit du conflit, suivi année après année par Thucydide, est en soi une percée conceptuelle puisque l'historien est le premier à suivre un plan strictement chronologique, une linéarité inconnue d'Hérodote. Mais si elle intéresse avant tout l'histoire grecque, la *Guerre du Péloponnèse* est également l'ouvrage fondateur du courant réaliste dans les relations internationales. De même que Thucydide se veut réaliste dans son style littéraire, cherchant à décrire précisément et sans fioritures la réalité telle qu'elle est, de même, sans invoquer mythes religieux ou croyances magiques pour les expliquer, son analyse des rapports entre États se veut dépourvue de considérations morales.

À ses yeux, les relations entre cités n'ont qu'une clé d'explication, qui est leur soit inextinguible de domination et, donc, le rapport de force. Thucydide a énoncé ce postulat réaliste dans le célèbre dialogue mélien<sup>1</sup>. Il imagine le discours tenu par les Athéniens aux habitants de Mélos, qui ne veulent pas se soumettre. Écartant les

1. THUCYDIDE, *La guerre du Péloponnèse*, Paris, 1964, p. 88-113.

habillages moraux, ils commencent par un rappel à la réalité: « de notre côté, nous n'emploierons pas de belles phrases. Nous ne soutiendrons pas que notre domination est juste parce que nous avons défait les Mèdes... », référence au prestige acquis par la cité attique à l'occasion des victoires de Marathon et Samothrace. C'est un postulat fondamental dans l'approche de Thucydide: les relations internationales ne sont pas le royaume des idées ou de la morale mais l'empire du fait brut. *Might is right*, la force fait le droit. Si Athènes est la plus forte, ce n'est parce qu'elle l'a mérité, c'est seulement un fait, dont les acteurs des relations internationales doivent tenir compte.

Les envoyés d'Athènes entreprennent ensuite d'expliquer aux Méliens pourquoi leur faiblesse impose, s'ils sont rationnels, de céder aux prétentions de la grande cité attique: en ce monde, « les forts font ce qu'ils peuvent et les faibles subissent ce qu'ils doivent ». Comme les représentants de Mélos invoquent les dieux, les Athéniens terminent le débat en soulignant que « les dieux, d'après notre opinion, et les hommes, d'après notre connaissance des réalités, tendent, selon une nécessité de leur nature, à la domination partout où leurs forces prévalent. Ce n'est pas nous qui avons établi cette loi et nous ne sommes pas non plus les premiers à l'appliquer. Elle était en pratique avant nous; elle subsistera à jamais après nous. Nous en profitons, bien convaincus que vous, comme les autres, si vous aviez notre puissance, ne vous comporteriez pas autrement ».

On sait que, les Méliens ne se rendant pas à cette argumentation, les Athéniens détruisent la cité. Le dialogue mélien constitue ainsi la meilleure illustration de ce « dilemme de sécurité » qui sera, pour les analystes contemporains, l'héritage conceptuel de Thucydide. Dans un monde clos, les rapports entre États sont un jeu à somme nulle. Un avantage pris par l'un est une faiblesse subie par l'autre. Dans cette conception qui anticipe la théorie de jeux, il n'y a pas de logique coopérative possible, mais un fragile équilibre toujours remis en question par les ambitions des puissances nouvelles. La guerre entre Sparte et Athènes est bien le premier exemple du « piège de Thucydide », qui oblige presque mécaniquement la puissance émergente (Athènes, en pleine expansion commerciale et idéologique) à remettre en question l'hégémonie du leader constitué (Sparte). « La cause la plus vraie [de la guerre], écrit Thucydide (I, 23), mais non avouée, en fut, à mon avis, la puissance à laquelle les Athéniens étaient parvenus et la crainte qu'ils inspiraient aux Lacédémoniens, contraignant ceux-ci à la guerre ».

La guerre du Péloponnèse offre de multiples exemples de cette analyse, rationnelle et froide, des rapports entre cités. Athènes entreprend ainsi la construction des Longs Murs, qui relie la ville à son port du Pirée, en cachant la construction aux Spartiates. Bien qu'elle prétende ensuite le contraire, elle sait parfaitement que l'édification de ces murailles, en lui donnant un accès facile à sa flotte, qui constitue son atout majeur face aux fantassins de Lacédémone, est un bouleversement majeur de l'équilibre stratégique entre les deux cités. De même, au tout début du conflit, lorsque la cité de Corcyre (l'actuelle Corfou), dominée par les démocrates, appelle à l'aide Athènes contre des oligarques soutenus par Corinthe, alliée de Sparte, l'assemblée athénienne hésite car elle ne veut pas rompre la trêve conclue avec

sa rivale. Mais l'idée que Corcyre, qui possède la seconde flotte grecque, puisse se ranger à ses côtés et garantir sa domination finit par emporter la décision des Athéniens qui décident l'envoi de renforts pour obtenir un avantage décisif.

## Les limites : Thucydide idéaliste ?

Le réalisme de Thucydide a connu une formidable postérité. Témoin de la popularité de son œuvre, l'historien Xénophon a terminé, dans ses propres *Helléniques*, le récit inachevé du conflit entre Sparte et Athènes. Les auteurs de l'Antiquité jusqu'au Moyen-Âge se sont appuyés sur son récit du conflit athéno-spartiate pour comprendre les relations internationales. Ainsi, Thomas Hobbes, au XVII<sup>e</sup> siècle, qui traduit une partie de l'œuvre de Thucydide, l'utilise à l'appui de sa thèse selon laquelle les États, comme les individus, vivent dans un état de nature que le souverain doit dompter. En route pour la conférence de Versailles à la fin de la Première Guerre mondiale, premier président américain à traverser l'Atlantique, Woodrow Wilson occupe ses journées sur le pont en lisant la *Guerre du Péloponnèse*.

Mais c'est la période de la guerre froide (1945-1990) qui marque l'apogée de l'influence de Thucydide. En 1947, le secrétaire d'État George Marshall dit douter qu'on « puisse sérieusement réfléchir avec sagesse et profondeur aux questions de l'heure sans avoir en tête la guerre du Péloponnèse et la chute d'Athènes ». L'école réaliste voit alors dans l'affrontement entre Sparte et Athènes un parallèle troublant avec l'opposition des États-Unis et de l'URSS. Comme dans l'Antiquité, les deux puissances s'affrontent dans un monde clos, où le gain de l'un est une perte pour l'autre. Chacun des deux Grands est donc poussé à intervenir partout pour mener, par procuration, un conflit contre son rival. Comme dans l'univers hellénique, un conflit local (l'affaire de Corcyre, la crise de Cuba) peut alors dégénérer en guerre mondiale. Les mêmes causes semblent produire les mêmes effets, révélant des structures immuables dans les rapports entre États. L'analyse de Thucydide n'est donc pas seulement celle d'un monde anarchique et immoral, mais disparu, elle est riche d'enseignements dès lors qu'un univers est polarisé par deux superpuissances rivales.

Pour autant, doit-on réduire Thucydide à cette austère paternité du réalisme géopolitique ? En même temps qu'il décrit une sorte de fatalité dans les relations internationales, l'auteur de la *Guerre du Péloponnèse* en montre les limites. Il n'est pas toujours partisan de ce que l'on pourrait aujourd'hui qualifier de *Realpolitik*. Au contraire, la *Guerre du Péloponnèse* contient des passages qui expriment, de la part de l'auteur, un jugement d'ordre éthique. Pendant la peste d'Athènes, Thucydide constate et déplore l'affaissement des valeurs que provoque l'épidémie. La morale n'est donc pas exempte de son analyse. Dans l'ordre interne, dominé par la loi (*nomoi*), elle doit prévaloir. Thucydide vante par exemple les grandes qualités de Nicias, qui s'oppose à Alcibiade au moment de l'expédition de Sicile. Il ne masque

pas non plus sa préférence pour la démocratie athénienne, pourvu qu'elle soit exercée de manière modérée, sur le modèle de Périclès.

Mais, si différent qu'il soit de l'ordre interne, l'ordre international n'est pas, pour autant, exempt de jugements moraux. Ainsi, Thucydide fait l'éloge d'une modération qui vient tempérer le strict réalisme qu'on lui attribue. Il semble approuver la décision des Athéniens d'épargner les habitants de Mytilène. À l'inverse, si le sort des Méliens lui paraît mérité, c'est parce que cette cité a refusé le compromis que lui offrait Athènes au nom d'un idéalisme radical et déplacé, la référence à des valeurs artificielles (les promesses, la bonne foi) lorsque l'heure est à l'affrontement brutal. Les Méliens sont punis pour leurs excès. Thucydide est donc attaché, comme tous les auteurs grecs, à la tempérance, illustrée par Périclès, et condamne au contraire l'excès, l'*hubris*, qui aveugle les peuples et les dirigeants (au premier chef Alcibiade, responsable de la désastreuse expédition de Sicile).

Enfin, on a pu remarquer que Thucydide distinguait, dans la stratégie de chaque État, le court du long terme. À court terme, l'application mécanique d'un rapport de force favorable à une cité peut l'engager à déclencher la guerre contre une voisine plus faible. Mais c'est faire fi des intérêts de long terme qui peuvent, au contraire, la pousser au compromis et à la paix. Ce sont les services rendus entre cités au cours des âges, et constamment rappelés par les ambassadeurs de chacune lors des négociations, qui peuvent, sur le long terme, garantir la paix générale. Et Thucydide rappelle que le ciment de cette pacification des relations internationales est constitué par la parenté générale des aristocraties de chaque cité, cette « ancienne simplicité » qu'il préférerait ne pas voir disparaître. Si divisée qu'elle ait été, la Grèce savait unir ses cités à l'occasion, qu'il s'agisse de la guerre contre les Perses ou des trêves olympiques. Cette autre facette de Thucydide, que l'on doit relier à sa propre expérience familiale d'aristocrate lié aux royautés thraces, n'est pas sans rappeler la proximité des élites européennes au XIX<sup>e</sup> siècle. Proximité réelle, née de l'internationalisme de l'aristocratie (Victoria était réputée être la « grand-mère de l'Europe ») mais qui n'a pu empêcher le déclenchement du premier conflit mondial.

### **Texte: Thucydide, *La guerre du Péloponnèse*, extrait du dialogue des Méliens et des Athéniens**

Athènes envoya d'autre part contre Mélos une expédition composée de trente navires, auxquels se joignirent six vaisseaux de Chios et deux de Lesbos. Douze cents hoplites athéniens, trois cents archers, vingt archers à cheval, ainsi qu'environ quinze cents hoplites fournis par les insulaires et les autres alliés, partirent avec cette flotte. Mélos, citée fondée par des colons originaires de Lacédémone, refusait de se soumettre, comme l'avaient fait les autres cités insulaires, à l'autorité d'Athènes. Elle était tout